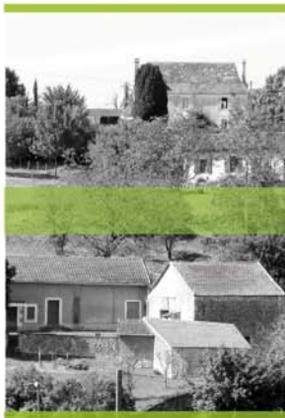


---

Guillaume Cayet

# Les Immobiliés

## Proposition de rachat



*éditions*  
**THEATRALES**

l Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre l

Les Immobiliés

Proposition de rachat

Du même auteur

*Couarail*, in *Juste trouver les mots...*, collectif, Lansman éditeur, 2014

---

Guillaume Cayet

# Les Immobiliers

## Proposition de rachat

*éditions*  
THEATRALES

■ *Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre* ■

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.

La collection accueille tout naturellement certains textes lauréats des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre, comité de lecture avide de soutenir des écritures dramatiques inédites par le choix de textes aux propos ambitieux et empreints de diversité formelle.

Dans le cadre de son action culturelle, la SACD soutient l'édition de cet ouvrage.



© 2014, éditions Théâtrales,  
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-672-5 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Gaëlle Mandrillon.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Les Immobiliés* ou de *Proposition de rachat*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD ([sacd.fr](http://sacd.fr)). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

*À la D181 et à la 033*

# Les Immobiliers

« Le regard de l'écriture serait peut-être  
le savoir d'une peur. »

**Georges Didi-Huberman, *Mémoire de la peste***

Dans le cadre des 25<sup>e</sup> Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre, *Les Immobiles* est mis en espace le jeudi 27 novembre 2014 à l'École normale supérieure de Lyon par Renaud Lescuyer (Compagnie Persona), avec Joséphine Caraballo, Arthur Fourcade, Marie-Ange Gagnaux.

L'auteur se doit (comme une promesse à lui-même) de dire le monde. Son monde : celui d'où il vient et d'où il prospecte. Nous nous devons aux autres. Ici : dire humblement dans la position du gibier, je crois, défiant du regard le calibre du chasseur.

Il y a tous ces immobiles : ils t'attendent à l'angle de leur canon. Tu es traqué et tu te dois de le rester. De rester là lorsque la balle sort du fusil du chasseur, t'atteignant en pleines entrailles.

L'auteur est ce gibier qui reste.

# Personnages

LES HABITANTS (LES CONSEILLERS MUNICIPAUX, TROIS CHASSEURS)

ELLE

LUI

LA VOISINE

Une barre oblique («/») indique le point d'interruption lorsque les répliques se superposent.

Un tiret d'apposition («-») en fin de réplique indique que la phrase n'a pas pu être terminée.

Les phrases entre parenthèses indiquent des apartés.

Des points de suspension entre parenthèses («(...)») symbolisent une ellipse temporelle. Durant ces ellipses, la chorale du village peut se mettre à chanter l'hymne *Diane, Diane*.

## Paysage sous surveillance

*Elle, Lui, des valises à la main*

LES CONSEILLERS MUNICIPAUX.— (*un temps*) C'est plutôt joli, n'est-ce pas ? Là, il y a le cimetière, là la colline, là les petites crêtes. Ici c'est devant la mairie, on s'est réunis, c'est pour vous, c'est. Dans le calendrier c'était marqué : date, jour, heure. Votre arrivée. Votre possible arrivée. Vous avez fait bon voyage ? (*un temps*) C'est plutôt joli. Le train, c'est ça, vous avez pris le train, nous aurions su, avec les valises, nous serions venus vous chercher à la gare. Ça doit vous changer de la ville ?

Là (juste en dessous) il y a le petit chemin, vous prenez par la gauche, juste avant le virage : c'est comme ça que ça finit ici. Une longue verticale : du sommet des crêtes au panneau du village. L'alignement des maisons, les pots de fleurs, les lampadaires, l'ordre des choses. C'est important l'ordre des choses, c'est vertical l'ordre des choses, c'est du sommet des crêtes au panneau du village (sortir du ventre, s'asseoir, ramper, se lever, boiter, tomber : c'est ça le trajet d'un homme, non ?). Évidemment vous avez pris le train, ce n'est pas le même trajet, mais c'est un bon début

Vous voulez peut-être vous installer ? Vous êtes pressés ? De nos jours, les gens ne prennent plus le temps à rien. (*un temps*) Vous comptez rester longtemps ici ? Attention, qui s'installe, s'installe, hein

Nous vous déposerons tous les papiers nécessaires pour la bienvenue plus tard, toutes les offres d'emploi, les randonnées pédestres. Nous marchons beaucoup dans le village, les gens font ça, ils marchent, contemplent l'horizon. Il y a le toit fumant des maisons, le clocher qui perce l'étendue, le soleil et le monde qui se couchent ; c'est une jolie toile peinte. Au cimetière, les fleurs sont de saison, quand elles pourrissent on en remet, c'est l'employé communal qui s'en occupe. La couleur, c'est ton sur ton, tout un paysage quadrillé au millimètre. On vous parle de ça : le cimetière, l'horizon, vous avez le temps d'y voir venir

Vous avez vu dans les prés en arrivant ? Il y a des vaches. Les enfants pensent qu'un grand camion vient tous les matins les décharger pour les

aligner les unes à côté des autres, ils pensent même qu'on fait pareil avec les grands-mères, celles qui se tapent le couarail sur les bancs

On a construit des routes, des miradors, des barrières électriques : c'est pour les bêtes (les cerfs, les sangliers). Tout à moins de trois kilomètres à la ronde est sécurisé

C'est un beau décor, oui. Le calme, le paysage, la tranquillité. La plupart des gens s'accordent à dire cela : un beau décor. Avant y avait des friches un peu partout, y a fallu ratisser. Des friches, pas des friches industrielles (les friches industrielles c'était plus loin et ça a pas duré longtemps). Le premier homme qui a posé la pierre, c'était aux alentours du xv<sup>e</sup>, s'appelait Jean ou Henri, un teigneux celui-là. Jean et sa femme Henriette ou peut-être Henri et sa femme Jeannette. Bref

Toute une étude a été faite pour que ça paraisse cohérent. On a mis des petits arbustes, c'est plus esthétique et économique qu'une autre clôture. Vous verrez, devant votre porte on a fait installer un lampadaire pour que ce soit lumineux et cohérent, voilà. Des crêtes au cimetière, c'est cohérent. Les enfants jouent sur les crêtes, les vieillards jouent dans le cimetière. C'est l'ordre des choses

Ici le conseil municipal est élu tous les six ans pour six ans depuis trente ans. Une fois par mois on se réunit pour l'emplacement des fleurs, la maintenance de la voirie, l'acheminement des eaux usées. Il faut bien que des gens s'occupent des choses sans importance, et puis si l'on mutualise, dix choses sans importance ont peut-être plus d'importance qu'une chose importante, non ?

Dans le village on a un hymne. (J'espère que vous aimez chanter ?) Messieurs, à vos gosiers. Trois, quatre : « Diane, Diane, petite chasserresse, Diane, Diane, petite déesse. » Vous verrez c'est assez simple, vous l'apprendrez bien vite. Diane c'est pour la chasse, c'est comme ça, on ne jure que par elle. C'est notre coutume locale, si l'on peut dire. La nuit de la Saint-Jean (c'était sûrement Jean son prénom au premier ancêtre, sinon ce serait la nuit de la Saint-Henri), on fait un feu, les enfants vont chercher dans le bois de grands rondins, les femmes font la cuisine, les hommes montent le marabout. On sort les bouteilles de la cave, les souvenirs du grenier. Certains sortent leur fusil et tirent en l'air : les canons de l'amitié qu'on dit comme ça. À Diane. On tire on boit on se met la cheule on s'oublie, à s'en retrouver le lendemain dans le ravin la tête dans la boue. C'est sûr que c'est plus comme dans le temps où au premier de l'an,

certains faisaient leurs vœux aux aïeux et titubaient déjà à la troisième porte. Enfin. Bref

C'est notre carnaval à nous. C'est orchestré, c'est comme cela que ça fonctionne, l'abus de désordre serait dangereux pour la santé. Paraît que Diane rôde quelque part, paraît qu'y en a même qui l'ont vue s'accoupler avec un cerf pas loin des barbelés, mais ça, à cette distance ; on peut si vite confondre

Il y a la pancarte à l'entrée du cimetière, et tout le monde respecte cela : « Jeux interdits ». Les vieillards s'y empilent, les pères baisent des lèvres la nuque de leurs fils (si un vieillard s'allongeait sur le ventre, il baiserait les lèvres de son père, ce qui ne serait pas normal). Les enfants, eux, jouent sur les crêtes : quand ils rentrent chez eux, ils enlèvent la terre sous leurs souliers. On ne joue pas au cimetière : les vieillards n'enlèvent pas leurs souliers avant d'y entrer, y en a même qui y vont en luge, ou qu'on enterre en chiens de traîneau. Il ne serait pas normal qu'un enfant joue dans le cimetière, tout comme il ne serait pas normal qu'un vieillard meure sur les crêtes. Chacun ici a le droit à la poussière de sa terre, mais chacun sa place et la terre sera bien gardée

Ah oui, nous allions oublier, là-bas c'est les hautes herbes. C'est entre les habitations et les barbelés. C'est pas défriché, pas encore, on a déjà fait pas mal pour les réaménagements, ça a demandé beaucoup de subventions, et les hautes herbes c'est plein de toutes sortes d'insectes, de tiques, de bactéries, ce genre de conneries à s'en choper la mort. Y en a qui disent que c'est par là-dedans qu'elle vit Diane. Il serait dangereux de s'aventurer là-bas et puis de toute manière il n'y a rien en dehors : il y a les enfants, les adultes, les vieillards, les crêtes, le village, le cimetière, c'est tout. Le reste, des mensonges : ceux qui vous le raconteront seront des menteurs, il faudra leur en couper la langue, la leur coller dans les oreilles, pour qu'ils ne parlent plus qu'en circuit fermé

Ici c'est plutôt joli, cohérent, et complet. Chaque chose est à sa place. Comme le petit pot de beurre, c'est un langage commun à tout un chacun, le petit pot de beurre. Il ne faut pas beurrer ses biscottes avec le cran du couteau, sinon ce n'est plus une, mais des miettes de biscotte que l'on retrouve et des miettes ce n'est pas facile à beurrer

Donc, votre habitation, c'est pas loin, c'est deux pièces, bien situées, bien éclairées, c'est fraîchement réaménagé, c'est temporaire si vous voulez ; le

# Proposition de rachat

« Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi  
Je vivais à l'époque où finissaient les rois  
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes »

**Guillaume Apollinaire, *Vendémiaire***

Ici : théâtre, ou déjà parc d'attractions.

Un jour, la forêt de béton marchera sur la forêt d'arbres.

# Personnages

CHRISTIANE SERRANT

EDMOND SERRANT

GASPARD SERRANT

ODETTE

YVETTE

GILBERTE

ESTHER

ISABELLE

STÉPHANIE

DES VILLAGEOIS

Une barre oblique («/») indique le point d'interruption lorsque les répliques se superposent.

Un tiret d'apposition («-») en fin de réplique indique que la phrase n'a pas pu être terminée.

Des points de suspension entre parenthèses («(...)») symbolisent une ellipse temporelle.

## Bail à céder

*La scène représente des choses simples*

*Un village de l'Est de la France. À son orteil : un banc. Au sommet de son crâne : le gazouillis des cloches de l'église. Un village : immuable. Avec une devise à l'entrée : « Que tu entres ou que tu sortes : ici ne va pas déménager. » Toujours debout, identique des années cinquante aux années deux mille (et des brouettes de poussière pour reboucher le talus). À son nombril et juxtant la mairie, une maison (sur la porte d'entrée dans une planche en bois vernie à côté de deux petits chevreuils, c'est gravé « Maison Serrant »)*

*On pourrait s'imaginer qu'il s'agit d'un parc d'attractions avec au fronton de celui-ci le nom du village, « Voraltewelt », on pourrait s'imaginer qu'il s'agira bientôt d'un musée pour touristes friqués, mélange d'un Puy du Fou / Center Parcs, des ratures un peu sur la devanture de la maison – fissures dans les murs – comme si les peintres s'étaient empressés de terminer le tableau à la va-vite avec le couteau qui avait servi à la découpe du munster, une toile peinte – au dégouliné crémeux – derrière avec clocher d'église, cimes de montagnes, ou crêtes pas encore finies, quelques pots de fleurs, un ou deux chats, des types placés là comme figurants du tragique qui les tient à la vie, l'église, ça sonne*

*La scène représente des choses simples*

*Des hommes (de vieux enfants tétant leur pipe avec le souvenir laiteux du sein de leur mère) et des femmes (tricotant parfois, rafistolant souvent) qui passent, voyageurs en quête de rondins de bois pour bloquer l'élan de la remorque dans la côte « non mais si on la bloque pas ça va encore dégringoler et je te dis pas avec l'élan du stère de bois dans la côte, bonjour les dégâts », des hommes et des femmes qui passent, les uns derrière les autres au pas cadencé de la routine, la scène représente des choses simples, un petit gars qu'on écoute pas avec son mégaphone qui dit « un jour ils rachèteront tout ici, y raseront les maisons et puis y feront de grands complexes », une femme avec un petit gâteau dans les mains « faites attention aux géraniums quand même », deux poètes en infraction sonore avec des jurons de-ci de-là, « mais trace ta route », « mais pousse-toi donc », « tu vois pas que tu déranges », « j'étais là en premier », « c'est celui qui monte qui est prioritaire », « je suis*

*prioritaire puisque je suis gendarme», une jeune de vingt ans (Esther) qui aimerait bien avoir plus pour qu'on la considère un peu et qui met la musique à fond sur son autoradio portatif pour bien montrer qu'elle est pas contente, une musique de rap comme ça avec infrabasses – langage de béton – «la honte appartient à l'intimité pas à l'escadron», un cow-boy du quotidien qui tire sur son mégot «la honte c'est pas pour les bonshommes et puis le calvaire est partout alors...» – langage de boue –, une vieille (Gilberte) qui passe avec son chien et son air à rigoler quand elle se brûle, un gosse qui fait du vélo, tombe, se relève, son père qui lui court derrière «fais gaffe bordel tu vas te bousiller les rotules, va falloir faire l'aller-retour chez le charlatan pour qu'il te prescrive une bonne cure d'attention», les années cinquante sont passées par là, puis les années deux mille leur collant au cul, le village est resté identique, des choses simples, des mecs qui font du béton, des choses simples, mélangent le contenu d'une brouette de sable et vingt kilos de ciment et rajoutent un peu d'eau, «faut bien noyer le poisson» dit celui qui fait marcher la bétonnière et les deux autres qui disent «ouais l'accotement, faut au moins deux bons seaux / je dirais trois / on y retournera / on en prend quatre comme ça on est sûr / vaut mieux en prendre deux pis y retourner / toi qui vois», un mec qui passe avec un arrosoir et qui dit «bon Dieu y'ont encore niqué les plantes, va falloir mettre des caméras, ou des sentinelles à l'entrée, j'ai bien mon gamin mais vu c'qui louche, y voit pas au-delà de cinq mètres, c'est quand même un problème, faut dire que c'est devenu cher tous ces traitements», une vieille (Yvette) qui prépare des petits gâteaux pour la fête du village, et un autre qui s'étonne «on m'a pas prévenu, vous faites ça, c'est pour samedi, vous voulez pas qu'j'vienne, doit être ça»... des choses simples, vraiment*

*La scène représente des choses simples, des choses simples qui durent longtemps*

*D'aussi loin que ça lui revienne, monsieur Serrant fils (Edmond) se souvient des premières émissions télévisuelles, «la Piste aux étoiles» de Gilles Margaritis, où avec les copains y se mettaient en rond et y en avait toujours un qui faisait le zouave, et fallait rien dire parce que c'était le plus grand et le plus fort et que c'était comme ça, «un jour je te casserai la gueule», mais le jour n'était pas venu et l'envie s'était tarie et la vie avait passé*

*Toute une vie qui passe comme ça sans s'en rendre compte, du lundi au dimanche, du soir au matin, du «tu sors?» au «t'es dedans?», de la*

*sage-femme au curé, du père qui te dit « t'as juste à traverser la route, mais tu fais attention à bien regarder ta gauche comme ta droite, et plusieurs fois, le danger vient toujours des extrêmes », au fossoyeur qui retrouve la carcasse d'une de tes dents plaqué or quand le temps est venu de te déterrer, toute une vie qui passe comme ça, le clocher de l'église qui sonne l'angélus d'une mort bien méritée, puis qui peut bien se mettre à sonner durant une durée totalement indistincte, ça digère, ça rotote, on laisse se faire le temps, mijoté dans une bonne sauce aux faux-semblants, on fait plus attention à tout ça, on fait attention à rien, on se passe dessus, les uns sur les autres, c'est priorité à droite, juste priorité à droite, « et regarde cette mine-là que tu portes, tu pourrais au moins sourire, ça me rétrécit la pensée de penser que tu t'emmerdes » pouvaient bien dire les pères à leurs fils, toute une vie qui passe comme ça sans s'en rendre compte, et le prénom du gamin et d'abord trouver celui de sa femme et puis celui du chien et puis de l'halogène, faut bien un nom pour s'éclairer dans tout ça, dans l'indistinct de ce grand bordel et du printemps suivant qui pousse à la porte celui d'avant (les aïeux s'éclairaient à la Bible, les parents au Manifeste, maintenant les jeunes à la bière), toute une vie qui passe comme ça sans s'en rendre compte « alors tu paies pas l'addition ? », un arbre qui tombe, et personne qui le ramasse, des gamins qui l'enjambent, un brouillard comme ça dans toute la rue « je t'avais dit de l'acheter avec les options / me parle pas sur ce ton / est-ce qu'on fait ça d'acheter une voiture sans les antibrouillards arrière / c'est pas obligatoire / c'est pas parce que c'est pas obligatoire que c'est pas nécessaire », un mec avec une tronçonneuse « je viens pour faire de la place, place nette », un brouillard de cinquante années, ça peut bien durer cinquante ans, une manière de vivre comme ça, des choses simples qui durent longtemps, voilà, la scène représente des choses simples qui durent longtemps*

*Et puis d'un coup : tout qui s'arrête – les bars, les commerces, les usines, les uns après les autres qui ferment*

*Et puis d'un coup : un jeudi soir. C'est là où commence notre histoire : – c'était juste avant la descente de la lune – madame Serrant (Christiane – la mère d'Edmond), celle de la maison aux deux petits chevreuils gravés dessus, avec les terres qui vont avec, une dame de l'âge d'une pomme golden âgée – tu peux tourner vingt fois sur toi-même pour en compter les saisons – tombe. Nous l'avons dit : la scène représente une chose simple. Après une vie de vingt fois l'équivalent de l'intervalle entre deux Jeux olympiques,*

*madame Serrant s'effondre, ce ne sera plus la fête ce dimanche mais une procession funéraire, le curé passant par là, la tête en avant sur son troupeau de fidèles, une petite fille avec une robe blanche et puis des petits flots qui lui courent dans le derrière de la nuque, un homme, c'est monsieur Serrant fils (Edmond), on le distingue à sa manière univoque de porter la gueule triste, trois petites dames comme ça (Yvette, Odette et Gilberte) qui lui prennent la main «toutes nos condoléances / si nous pouvons faire quelque chose / pour vous ce serait / nous sommes de tout cœur / si mon mari aurait été encore de ce monde il aurait fait cuire un gigot / le mien aurait fait tirer en l'air», vraiment c'est jeudi soir et parfois c'est triste le jeudi de perdre quelqu'un avant le samedi, ça peut bien te gâcher tout un après-midi ensoleillé, «vraiment ta mère Edmond était quelqu'un, appréciée» dit le petit homme les mains rêches à force de triturer la terre, «ton père c'est sûr, pas la même chose» dit l'autre qui vient de s'installer définitivement pour passer sa retraite à l'ombre, «et puis Isabelle, tout ça» dit la voisine, Edmond Serrant a cinquante ans, «et c'est pas la moitié d'une vie ça, de perdre sa mère à quatre-vingts ans» lui dit le facteur qui apporte du courrier, une lettre de son fils (Gaspard), comme d'habitude, va falloir répondre, «je déchire monsieur Serrant? votre fils? comme d'habitude?» Ce jeudi soir donc, madame Serrant est tombée, morte, l'usure du temps, peu avant la descente de la lune*

*Après la venue du médecin communal, les ambulances et tout le zanzibar, après la constatation de l'absence de pouls, les ambulanciers avec leurs «faut bien faire son temps / la nuit se couche sur toute chose / la lune tombe / les hommes comme les bêtes», Edmond Serrant a ouvert la porte de sa maison, et l'a refermée. Après l'agitation, la rue s'est vidée. Dans le village, on accompagne la défunte comme on peut, un discours du maire le lendemain pour marquer le coup «je déclare l'état d'exception / et t'paies pas l'apéro? / alors champagne / et pour la Serrant hip hip hip hourra» et puis dans les chaumières on fait la popote «ce matin on fait des crêpes / pourquoi des crêpes? / c'est pour la mère Serrant, tombée hier / ah d'accord»...*

*La scène représente des choses simples, l'histoire d'une chose simple, une histoire commençant par la fin, comme une photographie vieillotte, l'éclair grisé d'un flash, des senteurs de fin de règne jusque dans l'assiette, un panorama désertique, la scène représente des choses simples, territoire de fin de règne, madame Serrant qui tombe, Edmond Serrant fermant la porte*

*de sa maison. Nous sommes jeudi soir aux alentours de la relève au mirador, aux alentours des 22 heures*

*Dans le village on n'a pas vu venir le changement, c'était la mère Serrant et puis voilà, celle qui avait quelques terrains dans le village, comme d'autres, qui reviendraient à son fils et puis voilà, et puis voilà, et puis voilà, « et puis voilà, on ira faire un bal dimanche prochain, et pis la semaine d'après un méchoui » a bien dit le grand nihiliste une mèche de cheveux lui tombant sur le front à ne plus en voir que le bout de son nez, mais toujours et encore les cloches qui sonnent, les langues comme de coutume jasant sur la défunte, sans trop comprendre vraiment, « nous serons bien les dernières choses à fermer ici »*

*Personne n'a vu venir le grand chambardement :  
La Proposition de rachat*

## Les anciens propriétaires

*Dimanche*

*À l'entrée du village. L'église sonne vingt coups. Musique populaire pas loin.  
Odette, assise sur le banc, tricote*

ODETTE.- *Nous nous sommes connus  
Nous nous sommes connus  
Et nous nous sommes perdus  
Nous nous sommes bercés  
Nous nous sommes bercés  
Et nous nous sommes cognés*

*Entre Yvette*

YVETTE.- Tout va ?

ODETTE.- On va bientôt finir, pas rouges comme ils disaient, mais toutes pourries mon Yvette, dans un petit trou tout noir comme la Christiane, avec le regard sur les insectes et la rancœur du goût des cerises. Qu'est-ce qui ne va pas chez nous pour que nous restions emmurées alors que tout s'effrite qu'elle disait ?

YVETTE.- Ah ça

ODETTE.- On sera bientôt à même le sol

YVETTE.- Pour sûr

ODETTE.- Tient assises par coutume

*Un temps*

YVETTE.- J'ai fait des gâteaux

ODETTE.- Non merci

YVETTE.- J'ai mis de la farine -

ODETTE.- J'ai pas faim

YVETTE.- Des petits œufs, des petites pépites de chocolat

ODETTE.- Celles qui parlent trop, on les enferme

---

Guillaume Cayet

## Les Immobiliés

### Proposition de rachat

Dans ce diptyque théâtral alternant récit et dialogues rapides, idéal pour des distributions mixtes d'une demi-douzaine de comédiens, Guillaume Cayet s'immerge dans les confins d'une France que d'aucuns estimaient éternelle. Loin de la carte postale avec mairie et église, temps suspendu et vie tranquille, l'arrière-plan est plus sombre : chômage rampant et vieux sur des bancs regardant le village s'endormir. L'auteur dépeint gravement mais non sans humour cette transition civilisationnelle, jusqu'à une reconstruction possible ?

*Les Immobiliés* sont les habitants d'une de ces bourgades où, paradoxalement, un jeune couple s'installe pour fuir l'anonymat de la ville, comme une revanche sur l'exode rural. Mais cette discrétion qu'autorise la foule urbaine s'efface peu à peu devant l'intrusion des traditions locales imposées aux nouveaux arrivants, jusqu'à déconstruire leur projet de vie.

Dans *Proposition de rachat*, même village, même ambiance, mais c'est l'aboutissement du processus que montre l'auteur : une histoire de famille dont le mal prend ses racines dans la lente décomposition de ce vivre ensemble et dans ces idées de repli sur soi qui gangrènent peu à peu les esprits.

---

ISBN : 978-2-84260-672-5

€ 727 597 1 | 14,90 €



---

[www.editionstheatrales.fr](http://www.editionstheatrales.fr)